

DYLAN THOMAS

POEMES COMPLETS
1934-1952

traduits par Jean-Yves Cadoret

(extraits)

Mis en ligne le 6 décembre 2016
Dernière mise à jour le 9 février 2024

Dans la note liminaire de ses *Collected poems 1934-1952*, Dylan Thomas explique qu'ils rassemblent tous ceux qu'il désire conserver – même s'il ajoute que, s'il lui fallait retoucher tout ce qu'il n'aime plus en eux, il ne trouverait pas le temps « d'essayer d'en écrire de nouveaux ».

Il *tient* donc à chacun d'eux (tarte à la crème : comme aux enfants de sa chair), y compris ceux d'où la magie de sa langue s'absente parfois (il y en a et il le sait) – un vers le sauve, ou une image, peut-être même seulement le souvenir du désir qui en fut à l'origine, ou les circonstances de son écriture.

Le traducteur pareillement voudrait tout garder de son travail, qui a commencé au temps de son adolescence et s'est échelonné sur quarante ans, sans que jamais son plaisir ait fait défaut, malgré les (ou grâce aux ?) difficultés à faire entendre en français tous les pupitres du poème thomasien sans en sacrifier le sens.

Que retenir alors pour ces « extraits » ?

J'ai choisi de donner ici les poèmes que j'avais retenus pour dire à mes enfants en quoi Dylan Thomas était mon père en poésie¹ : les *birth & birthday poems* pour les vingt ans de ma fille, et pour mon fils les poèmes qui sont le sang du « peuple aux brisants de l'aube » que je convoque *dans l'estuaire Thomas*.

Les relisant au moment de les mettre en ligne, je pense au beau et très juste « chant d'approche » que lui a consacré Victor Misrahi², dans lequel, avant de lui céder humblement la parole, il salue le *dépaysement* fécond que lui a offert « ce voyageur en route vers un centre de ténèbres tournoyantes » :

*... Perché sur un reste d'haleine j'aventure une vieille question
aurais-je été si attentif sans le dépaysement pour écouter
à la fois sape et bélier
ce flot réparti qui depuis l'oreille-estuaire envahi très avant
va faire déferler jusqu'aux lèvres son rythme et son
ressac
ces agissantes syllabes étrangères en force ?*

*Mon propos exténué cette fois rendu et près de tirer ces grolles
voilà que j'avise enfin le meilleur – tu pourrais bien Dylan Thomas
parler à ton tour !*

Décembre 2016

¹ voir *Avec Thomas*.

² voir *Poètes*.

BIRTHDAY POEMS

SURTOUT QUAND LE VENT D'OCTOBRE, 1934

(Dix-huit poèmes)

VINGT-QUATRE ANS, 1938

(Poèmes complets 1934-1952)

POEME EN OCTOBRE, 1944

(Morts et entrées)

POEME SUR SON ANNIVERSAIRE, 1949

(Poèmes complets 1934-1952)

BIRTH POEMS

AVANT DE FRAPPER, 1934

(Dix-huit poèmes)

J'AI REVE MA GENESE, 1934

(Dix-huit poèmes)

PUIS MON NEOPHYTE, 1936

(Vingt-cinq poèmes)

VISION ET PRIERE, 1944

(Morts et entrées)

SURTOUT QUAND LE VENT D'OCTOBRE

Surtout quand le vent d'octobre
De ses doigts gelés punit mes cheveux,
Dans les pinces du crabe-soleil je marche sur le feu
Et mon ombre est un crabe sur la terre,
Au bord de la mer, j'entends le bruit des oiseaux,
J'entends la toux du corbeau dans les taillis de l'hiver,
Mon cœur affairé qui frissonne à sa voix
Verse le sang syllabique et boit ses mots jusqu'à la lie.

Enfermé, moi aussi, dans une tour de mots, je grave
Sur l'horizon qui marche comme les arbres
Les formes verbeuses des femmes, et dans le parc
Les files d'enfants aux gestes d'étoile.
D'aucuns me font vous composent avec des hêtres-voyelles,
D'autres avec la voix des chênes, avec les racines
De maints comtés d'épines je vous donne le la,
D'autres me font vous composer avec les discours de l'eau.

Derrière un pot de fougères la pendule qui va et vient
Me donne le mot de l'heure, le secret des nerfs
Vole sur le balancier, déclame le matin
Et dans le coq avise du grand vent.
D'aucuns me font vous composent avec les signes du pré ;
L'herbe insigne qui m'a tout enseigné
Se brise dans l'hiver véreux de l'œil.
D'autres me font vous enseigner les péchés du corbeau.

Surtout quand le vent d'octobre
(D'aucuns me font vous composer avec les sortilèges de l'automne,
Les langues d'araignée et les collines sonores de mon pays)
A coups de navets punit la terre,
D'autres me font vous composer avec les mots sans cœur.
Le cœur se vide, qu'un flot de sang chimique
A l'annonce de la fureur qui monte, épelle.
Au bord de la mer entendez la voyelle sombre des oiseaux.

VINGT-QUATRE ANS

Vingt-quatre ans rappellent les larmes de mes yeux.
(Enterrez les morts de crainte de les voir s'ébranler vers la tombe dans les douleurs.)
Dans l'aine du seuil naturel je m'accroupis en tailleur
Et couds mon linceul pour un voyage
A la lumière du soleil carnassier.
Paré pour mourir, au pas de la pavane sensuelle,
Mes veines rouges gorgées d'argent,
Dans l'inéluctable direction de la ville élémentaire
J'avance depuis aussi longtemps qu'à jamais.

POEME EN OCTOBRE

Le ciel sonna ma trentième année
Au réveil du port et du bois d'à-côté
Où se syndiquaient les moules, où le héron
Ordonnait le rivage
Et le matin me fit signe
Dans la prière de l'eau, l'appel de la mouette et du freux
Et le toc-toc des voiliers sur la jetée tendue de filets
De me mettre sur pieds
Sans attendre
Dans la ville endormie et de partir.

Les oiseaux de mer inaugurèrent mon anniversaire
Et les oiseaux des arbres ailés qui déployaient mon nom
Au-dessus des fermes et des chevaux blancs
Je me levai
Dans l'automne pluvieux
Et vidai les lieux dans l'averse de mes jours.
Marée haute, le héron plongea lorsque je franchis
La frontière
Et les portes
De la ville se refermèrent lorsque la ville s'éveilla.

Un envol d'alouettes dans un roulement
De nuage, les fourrés du chemin gorgés de merles
Siffleurs et le soleil d'Octobre
Estival
Sur l'épaule de la colline,
En ce pays facile les doux chanteurs soudain
Surgirent dans le matin où j'allais écoutant
L'essorage de la pluie
Et le vent froid souffler
Dans le bois loin sous mes pas.

La pluie pâle sur le port qui s'éloignait
Sur la mer l'église humide comme un escargot
Avec ses cornes dans la brume et le château
Fauve comme une chouette
Mais tous les jardins
Du printemps et de l'été croulaient sous les fleurs dans les contes
D'au-delà la frontière sous le nuage plein d'alouettes.
Je m'inventais
Un merveilleux
Anniversaire lorsque le temps se retourna.

Il se retira du pays des rires
Et sous l'autre ciel d'un autre bleu
Un nouveau miracle d'été déferla
De pommes
De poires et de groseilles
Et je vis si bien dans sa volte-face les matins oubliés
D'un enfant qui marchait avec sa mère
Dans les paraboles cordiales
Du soleil
Les légendes ces chapelles vertes

Et les champs deux fois racontés de la petite enfance
Que ses larmes me brûlèrent les joues et son cœur battit dans le mien.
Ces bois cette rivière et cette mer étaient
D'un garçon
Dans l'attentif
Eté des morts qui murmuraient la vérité de sa joie
Aux arbres aux pierres aux poissons de la mer.
Et le mystère
Vivant chantait
Encore dans l'eau et le chant des oiseaux.

Et je m'inventais un merveilleux anniversaire
Lorsque le temps se retourna. Et la vraie
Joie de l'enfant mort depuis longtemps chantait en brûlant
Au soleil.
Le ciel sonna ma trentième
Année au zénith de l'été
Sur la ville que le sang d'Octobre vêta de feuilles.
O que la vérité de mon cœur
Chante encore
Sur cette haute colline dans la volte-face de l'an prochain.

POEME SUR SON ANNIVERSAIRE

Dans le soleil moutarde,
Près de la rivière qui tangué et des montagnes russes de la mer
Où fusent les cormorans,
Sur les échasses de sa maison là-haut parmi les becs
Et les palabres des oiseaux
En ce jour grain de sable dans la tombe de la baie courbe
Il célèbre et rejette
Ses trente-cinq ans qui virent au vent comme bois flotté ;
Les hérons plongent et piquent.

Au-dessous et autour de lui vont
Carrelets et goélands, sur le frisson de leur passage qui s'efface,
Occupés aux besognes de l'espèce,
Les courlis sonores dans les vagues congères
Se frayent un chemin vers la mort,
Et le rimeur dans la lente chambre de la langue,
Qui sonne le glas de son anniversaire,
Se traîne vers l'embuscade de ses blessures ;
Les hérons, clochers d'étrave, rendent grâces.

Dans l'averse des aigrettes de chardon,
Il chante pour tromper sa peur, des pinsons passent
Sur la trace des serres des faucons
Dans un ciel de proie, des petits poissons se faufilent
Dans les coursives et les coquillages
Des villes épaves vers les pâtures des loutres. Lui,
Dans son oblique maison de torture
Et les nœuds coulants élimés de son commerce voit
S'avancer les hérons dans leur linceul,

Avec la robe de vairons de la rivière qui toute
La sainte journée fait couronne autour de leur prière ;
Et il sait, lui qui travaille
Comme un nègre à sa fin prête à mordre
Sous un nuage serpent,
Qu'au loin en mer les dauphins tourneboulent dans leur écume,
Les phoques ridés plongent à pic
Pour tuer et leur propre sang qui barbouille la marée
Coule avec délice dans la bouche luisante.

Dans un silence de grotte
Battue par les vagues, sonne l'angélus aux larmes blanches.
Trente-cinq cloches tintent
Sur le crâne et le roc où ses amours ont fait naufrage,
Drossés à la côte par la chute des étoiles.
Et demain pleure dans sa cage aveugle
Le brasier de la terreur couve
Avant qu'au feu d'un marteau se brisent les chaînes
Et que l'amour déverrouille l'obscur

Et, délivré, il avance à tâtons
Dans la fameuse lumière inconnue du grand
Fabuleux bon Dieu.
L'obscur est une route et la lumière un port,
Le ciel qui ne fut
Et ne sera jamais est toujours vrai,
Et, dans ce vide envahi de ronces
Et de mûres comme dans les bois,
Les morts pour Sa joie poussent.

Là, il est libre d'errer nu
Avec les esprits de la baie fer à cheval
Ou les morts des étoiles du rivage,
La moelle des aigles, les racines des baleines
Et les bréchets des oies sauvages,
Avec Dieu, béni, incréé, et Son Spectre,
Son prêtre à chaque âme attaché,
Chantre goéland dans le pli du jeune Ciel
Et la paix frileuse des nuages,

Mais longue est la route de l'obscur.
Lui, sur la terre de la nuit, seul
Avec les vifs, prie,
Averti que le vent-roquette déterrera
Les os des collines,
Que les galets saigneront sous la faux, et que les dernières
Eaux fracassées précipiteront
Mâts et poissons jusqu'aux étoiles encore vives,
Sans croire en Lui

Qui est la lumière de cet ancien
Ciel à forme d'air où les âmes s'ensauvagent
Comme des chevaux dans l'écume :
Oh, qu'on me laisse avec les hérons druides dans la chasse de leurs vœux
Porter le deuil à mi-vie
De la course à la ruine qui est mon lot,
Navires de l'aube rejetés à la côte,
Et, dans les sanglots de ma langue délabrée,
Dénombrer tout haut mes prébendes :

Quatre éléments et cinq
Sens, et l'homme cet esprit amoureux
Qui patauge dans la vase pulvérulente
A la rencontre de son frais royaume auréolé de cloches
Et des dômes perdus du clair de lune,
La mer qui cache ses secrets
Au creux de ses pauvres os noirs,
Berceuse de sphères dans la chair des coquillages,
Et ce dernier bonheur, le plus grand,

Plus je m'approche
De la mort, dans mes deux gros sabots,
Plus fort le soleil fleurit
Et la mer éventrée, disloquée, exulte ;
Et les vagues que je croise,
La tempête que j'empoigne, la terre entière,
Avec une foi plus ardente
Que jamais depuis que le monde est monde,
Tissent son matin de louanges,

J'entends les collines alertes
Se gonfler d'alouettes et verdier de fruits mûrs
Et le chant des alouettes de la rosée
Couvrir le tonnerre du printemps, et comment
Dans un attelage d'anges chevauchent
Les âmes, îles flamboyantes ! Oh,
Plus chers alors leurs regards,
Et mes frères en gloire, solitude rompue
Lorsque j'appareille pour la mort.

AVANT DE FRAPPER

Avant de frapper à la porte de chair,
Les paumes liquides au heurtoir du ventre,
Moi qui étais sans forme comme l'eau
Qui forma le Jourdain près de ma demeure
Je fus un frère pour la fille de Mnetha
Et une sœur pour le ver paternel.

Moi qui étais sourd au printemps et à l'été,
Qui ne savais nommer pas plus le soleil que la lune,
Je perçus des coups sourds sous l'armure de chair,
Moi qui n'étais qu'humeurs,
Les étoiles de plomb, le marteau de pluie
Du dôme paternel.

Je reçus le message de l'hiver,
Les fléchettes de la grêle, la neige enfantine,
Et le vent fut amoureux de ma sœur :
Le vent en moi jaillit, rosée de l'enfer.
Le temps d'Est irrigua mes veines.
Avant de naître, je connus la nuit et le jour.

Avant de naître, j'ai souffert aussi.
Le râtelier des rêves noua
Mes os de lis en un monogramme vivant,
Et la chair fut cisailée pour tisser
La potence du foie
Et les ronces de la cervelle essorée.

Ma gorge connut la soif avant l'échafaudage
De peau et de veines dressé autour du puits
Où les mots à l'eau sans fin se mêlent
Jusqu'au cloaque du sang.
Mon cœur connut l'amour, mon ventre la faim.
Je sentis les vers dans mes stolons.

Et le temps envoya ma créature mortelle
Dériver ou sombrer sur les mers
Instruites de l'aventure du sel
Des marées qui n'atteignent jamais le rivage.
Moi qui étais riche, je m'enrichis
En sirotant le vin des jours.

Pétri de chair et de spectre, je ne fus
Pas plus homme que spectre, mais spectre mortel,
Terrassé par la plume de la mort.
Je fus un mortel pour le long
Dernier soupir qui portait à mon père
Le message de son christ mourant.

Toi qui t'inclines devant l'autel et la croix,
Souviens-toi de moi et pardonne-Lui
D'avoir revêtu l'armure de ma chair et de mes os,
Et d'avoir par deux fois signé les entrailles de ma mère.

J'AI REVE MA GENESE

J'ai rêvé ma genèse dans une sueur de sommeil, brisé
La coquille sur le tour, au forêt
Du muscle moteur, guidé
Par la vision et la poutrelle du nerf.

Issu de membres lombrics, battu
Aux cartes de la chair, poli
Aux fers de l'herbe, métal
De soleils dans la nuit fondreuse d'homme.

Héritier des veines bouillantes qui distillent la goutte de l'amour, créature
De luxe dans mes os j'ai
Fait le tour de mon héritage, traversée
A petite vitesse de l'homme en vêtements de nuit.

J'ai rêvé ma genèse et suis mort une seconde fois, coup
De shrapnel dans le cœur fantassin, trou
Dans la plaie couturée et le souffle coagulé, mort
Muselée sur la bouche avaleuse de gaz.

Taillé dans ma seconde mort j'ai poinçonné les collines, moisson
De ciguës et de lames, rouillé
Mon sang sur les morts détrempés, jetant
Toutes mes forces dans mon second combat avec l'herbe.

Et la puissance contamina ma renaissance, réveil
Du squelette, spectre nu
Vêtu de neuf. La douleur
Endurée deux fois recracha l'espèce.

J'ai rêvé ma genèse dans une sueur de mort, par deux fois
Tombé dans la mer nourricière, caillé
Dans les larmes d'Adam. Depuis, vision
D'un homme à la vigueur nouvelle, je cherche le soleil.

PUIS MON NEOPHYTE

Puis mon néophyte,
Enfant ensanglanté de blanc à genoux
Sous la cloche des rocs,
Fut plongé dans les douze mers disciples :
Le dévideur des clepsydres
Invoque un jour et nuit vert.
Ma mer hermaphrodite,
Spirale d'homme dans Sa nef aux ponts
Que les feux rongent,
Connut tous Ses horribles désirs :
L'alpiniste du sexe liquide
Invoque le roc vert de la lumière.

Qui dans ces labyrinthes,
Ce fil de marée et les méandres d'écailles,
Tressé dans une coquille gonflée de lune,
S'évade vers les voiles plates des villes
Ferlées sur la géhenne des poissons,
Sans tomber dans Ses mythes verts ?
Déploie les photographies salées,
Le paysage du malheur, l'amour dans Ses huiles
Miroir de l'homme à la baleine
Pour que l'enfant vert voie comme un graal
Sous le voile et la nageoire, le feu et la drisse
Le temps sur les sentiers de la toile.

Il filme ma vanité.
Fauchés par les tirs croisés du vent,
Sur l'eau paraissent
Les enfants des maisons et des jardins
Qui parlent avec leur doigt et le pouce,
Et le garçon masqué sans tête.
Le dévideur de l'histoire
Embobina son mystère dans le sens des aiguilles
Comme une balle de lacs
Et sur l'écran tendu des marées
L'image de l'amour rebondit jusqu'à ce que mon cœur éclate
Aux rives d'une mer dramatique.

Qui tue mon histoire?
Le silex, la faux émoussée et le rasoir de l'eau
Ont ébréché le fil des ans.
"Quel œil de pythie
Pourrait effacer l'ombre informe
De ton futur en marche?"
Le temps me tue atrocement.
"Le temps ne te tuera point, dit-Il,
Et le vert sera épargné :
Qui pourrait crever l'outre pleine de ton cœur,
O vert sans naissance ni mort?"
Je vis le temps m'assassiner.

VISION ET PRIERE

I

Qui
Es-tu toi
Qui nais dans
La chambre à côté
Avec tant d'énergie
Que j'entends d'ici la matrice
S'ouvrir et la cavalcade d'ombres
Autour du fantôme et de l'enfant délivré
Derrière le mur vibrant comme un os de roitelet ?
Dans la chambre de sang de la naissance
A l'abri du cercle de feu du temps
Et du sceau cordial de l'homme
Nul autre baptême
Q u e l a n u i t
Pour saluer
Le sauvage
Enfant.

Je
Dois rester
De pierre à côté
De l'os du mur-roitelet
Tandis que monte la plainte
D e l a m è r e i n v i s i b l e
Et du masque sombre de la douleur
E p i n e o ù d e m a i n s ' a r r a c h e
Et les sages-femmes du miracle chantent
Jusqu'à ce que le turbulent nouveau-né
Me brûle de son nom et de sa flamme
Et que le mur ailé se déchire
Sous sa torride couronne
Et rejette la nuit
De ses reins vers
L'éclatante
Lumière.

Quand
La douleur
Aura terrassé l'oiseau
Et que la première aube
Charriée par son torrent
Aura investi le royaume né
De l'éblouissement du ciel
Et de la vierge mère éclaboussée
Qui le porta avec un feu de joie dans
La bouche et le roula comme un orage
J'irai courir proie d'une soudaine
Terreur et jouet du soleil
De la chambre nu-tête
C r i a n t e n v a i n
Dans le chaudron
D e s o n
Baiser

Dans
La vrille
Du soleil
Dans le cyclone
Ecumant de son aile
Car j'étais perdu moi qui
Implore le trône détrempe de l'homme
Dans la furie première de son torrent
Et les éclairs d'adoration tournant le dos
Au noir silence du deuil et des larmes
Car j'étais perdu moi qui suis venu
Vers le havre foudroyant
Et son découvreur
E t l e z é n i t h
De sa blessure
Aveugle mon
C r i.

Là
Couché nu
S u r l' a u t e l
De sa flamboyante
Poitrine je m'éveillerai
Au chaos de jugement dernier
De la mer dégoncée au bas de
L'échelle de nuages de la tombe expirante
Et à l'offrande de la poussière qui monte
En faisant flamme de chaque grain.
Ô spirale de l'ascension
Sur l'urne rapace
Au matin de
L'homme
Quand la
Terre
Et

La mer
Primordiale
Ont salué le soleil
Et son découvreur
Et qu'Adam le juste
A chanté la genèse !
Ô les ailes des enfants !
Vers la blessure l'envol des jeunes
D'hier loin des abîmes de l'oubli !
La foulée céleste des innocents tombés
Au combat ! L'intronisation
Des saints dans leurs visions !
La spirale du monde !
La douleur parfaite
Me submerge
E t j e
Meurs.

II

Au nom des égarés qui se font gloire
De cris porcins de charogne
Sous le chant funèbre
Des oiseaux de somme
Lourds des noyés et de
La poussière verte
Qui font surgir
Le fantôme
De
Terre
Comme le pollen
Sur la plume noire
Et le bec de vase
Moi qui n'appartiens plus
Vraiment à cette engeance
Plaintive depuis que ma joie a gagné
Le plus secret de l'os du cœur je prie pourtant

Que celui qui découvre à l'instant le soleil et la lune
Du lait de sa mère s'en retourne avant que
Les lèvres s'embrasent et fleurissent
A la chambre de sang de la naissance
Derrière l'os de roitelet du mur
Qu'il s'y tienne muet
Et que les entrailles
Qui ont porté
Pour
Tous les
H o m m e s
La lumière de l'enfant
Adoré et son aveuglante prison
S'ouvrent grandes pour l'accueillir.
Au nom de la grande prostituée
Egarée sur la montagne païenne
Au cœur des ténèbres je le prie

De laisser les morts en paix même s'ils gémissent
Pour que ses mains d'épines les hissent
Jusqu'à l'autel de sa blessure au monde
Et qu'au jardin baptisé de sang
L'hôte aveugle sur sa pierre
S' e n d o r m e
Dans le roc
Profond de
La nuit
Sans réveiller
Les os du cœur
Qu'ils aillent se briser
Sur la couronne des monts
Loin de l'aire du soleil et que
La poussière battante soit balayée
Vers la plaine où fouille la rivière
S o u s l' é t e r n e l l e n u i t q u i t o m b e .

L'éternelle nuit qui tombe est une étoile
Familière et un pays pour la légion des
Dormeurs dont la langue que je frappe
Sonne le glas de sa lumière
Diluvienne sur mer et sur terre
Et nous sommes venus
Pour explorer tous
Les endroits
Passes
Dédalles
P a s s a g e s
Parages et tombes
De sa chute sans fin.
C'est à présent le pauvre Lazare
Des dormeurs cartographes qui prie
De n'avoir jamais à se lever et marcher
Car le pays de la mort est grand comme le cœur

Et l'étoile des égarés a la forme des yeux.
Au nom de ceux qui ont perdu leur père
Au nom de ceux qui ne sont pas nés
Et de ceux qui redoutent
Les instruments et les mains
Du matin sage-femme
Ô au nom
D'aucun
Vivant
Ou
A venir
J e p r i e
Pour que le soleil
Cramoisi tisse une tombe
De grisaille et de glaise
Ruisselante sur son martyr
Dans le crépuscule élucidé et
La nuit familière de la terre amen.

Je brûle au point de non-retour de ma prière
Dans une soudaine bénédiction du
Soleil. Au nom des damnés
Je voudrais m'enfuir et
Me cacher sur terre
Mais le soleil stentor
B a p t i s e
Le ciel.
Je
S u i s
Découvert.
Ô qu'il m'ébouillante
Et me noie dans sa blessure
Au monde. Son éclair répond à mon
Cri. Ma voix brûle dans sa main.
Je m e p e r d s dans son a v e u g l a n t e
Lumière. Le soleil rugit où s'achève la prière.

TON PEUPLE AUX BRISANTS DE L'AUBE

PROLOGUE DE L'AUTEUR

(Poèmes complets 1934-1962)

JE VOIS LES GARCONS DE L'ETE

(Dix-huit poèmes)

COMMENT L'ANIMAL EN MOI

(La carte du Tendre)

FUT-IL UN TEMPS

(Vingt-cinq poèmes)

POURQUOI LES FRISSONS DU VENT D'EST

(Vingt-cinq poèmes)

MON HEROS MET A NU SES NERFS

(Dix-huit poèmes)

COMME SUR UN AUTEL AU CREPUSCULE

(Vingt-cinq poèmes)

JADIS C'ETAIT LA COULEUR DU DIRE

(La carte du Tendre)

APRES LES FUNERAILLES

(La carte du Tendre)

LE BOSSU DU PARC

(Morts et entrées)

AU-DESSUS DE LA COLLINE DE SIR JOHN

(Poèmes complets 1934-1962)

PROLOGUE DE L'AUTEUR

Le jour qui baisse
A Dieu dépêche la fin de l'été
Dans le soleil torrent saumon,
Dans ma maison que la mer secoue
Sur un casse-cou de rocs
Empêtrés de pépiement et de fruit,
Flûte, écume, nageoire et plume
Au sabot dansant d'un bois,
Au bord des sables gorgés de mousse et d'étoiles de mer
Avec leur croix de marchande de poisson
De goélands sonneurs, de coques et de voiles,
Et là-bas de ces hommes d'encre corneille
Aux prises avec les nuages qui s'agenouillent
Devant les filets du crépuscule,
De bernaches tout près du ciel, de gaillards
Qui s'écharpent, de hérons et de coquillages
Qui parlent sept mers,
Des eaux éternelles au large
Des cités aux nuits de neuf
Jours dont les tours vont prendre feu
Dans le vent recueilli
Comme des brins de paille sèche,
Je chante une pauvre paix
Pour vous les étrangers (bien que chanter
Soit acte d'ardente crête,
Le feu des oiseaux dans
Le bois tournant du monde,
Pour ma scie, ébrase les sons),
Dans ces feuilles que la mer égrène
Qui s'envolent et tombent
Comme feuilles d'arbres et tout aussitôt
S'émiettent en mortes-vivantes
Dans la nuit caniculaire.
Au large saumon le soleil sombre,
Et les cygnes muets battent au bleu
Le crépuscule de ma baie mouvante, tandis que je déchiquette
Ce vacarme de formes
Pour vous dire
Au rouet de mes mots
La gloire de cette étoile, et l'oiseau
A perdre haleine, la mer nouvelle née, l'homme déchiré, le sang béni.
Ecoutez : je claironne le lieu,
Du poisson à la frétilante colline! Regardez :
Je construis mon arche grondante
Au meilleur de mon amour
Tandis que le flot,

Puisant aux sources
De la peur, rouge de rage, plein d'une vie d'homme,
S'ébranle, montagne en fusion, et gagne
Les fermes blanches du vallon
Qui s'endorment comme des moutons

.....

Dans ce Pays de Galles que j'embrasse.
Hou, là, dans le donjon du château,
Vous les hiboux rois des chansons mornes, rayon de lune
Des traques frémissantes, qui plongez
Au cœur du vallon à robe de cerf!
Hulou, sur les bryns de plomb,
Ô ma colombe à la gorge froissée
Au bord de la nuit hululante
En compagnie du révérencieux freux gallois,
Ton roucoulement déroulant la louange des bois,
Tes nonchalantes notes bleues
De ton nid jusqu'à la colonie des courlis!
Ho, clan de la turbulence
Bouche bée, tristesse
Au bec, sur les caps volubiles!
Hop là, sur la croupe de la colline, le lièvre
Comme un diable qui sort de sa boîte! qui
Entend, là, dans cette lumière renard, le bruit de tôle
De mon navire marée que je frappe d'estoc et de taille
(Fracas d'enclumes pour mon
Brouhaha, mon violon, que cet air
Joué sur la vessie-de-loup de la langue)
Sinon les animaux qui déboulent comme des voleurs
Sur les terres vierges de Dieu
(Salut à Son règne animal!).
Animaux au bon sommeil léger,
Chut, dans les bois en dos d'âne! Fermes
Aux meules de foin dans le vallon pleines
Du gloussement des eaux fidèles,
Et de la guerre du chant des coqs dans les granges!
Ô royaume d'alliances, de peau
De nageoire et de plume, éclate au patch-
Work de mon arche et sous le clair de lune
Noé qui s'enivre de la baie,
Cuir, écaille et laine :
Dans la pauvre paix que troublent à peine
Les cloches lointaines des moutons et des églises
Le soleil se couche
Et les ténèbres montent des champs prosternés.

Nous sortirons seuls
Sous les étoiles du Pays de Galles
Pour crier, Multitudes d'arches! Par
Les terres coiffées d'eau,
Elles iront, fortes de leurs amours,
Comme des îles boisées, de colline en colline.
Hulou, ma colombe de proue, à ta flûte!
Holà, vieux renard à pattes de mer,
Tom Tit et Dame Souris!
Mon arche qui chante au soleil
A Dieu dépêche la fin de l'été
Dans la marée qui s'épanouit.

JE VOIS LES GARCONS DE L'ETE

I

Je vois les garçons de l'été dans leur ruine
Décimer l'or des dîmes,
Négliger la moisson, geler les sols.
Là, dans leur chaleur l'hiver déborde
D'amours glacées d'où ils remontent leurs filles,
Et les cargos de pommes sombrent dans leurs marées.

Ces garçons de lumière sont la présure de leur folie,
Ils caillent le miel bouillant,
Palpent les gâteaux de gel dans les ruches.
Là, dans le soleil la glace tisse sa toile
De doute et de ténèbres où rassasier leurs nerfs.
Le fanal de la lune est un zéro dans leurs vides.

Je vois les enfants de l'été dans leurs mères
Fendre les saisons aux entrailles de chair,
Défaire le jour et la nuit de leurs pouces de fée.
Là, au fond, à coups de quartiers d'ombre
De soleil et de lune ils peignent leurs mères
Tandis que le soleil peint la coque de leurs têtes.

Je vois que de ces garçons des hommes de rien
Vont monter en mauvaise graine,
S'ils ne mutilent pas l'air en échappant à ses fièvres.
Là, venu du coeur le pouls caniculaire
D'amour et de lumière crève dans leurs gorges.
O vois le pouls de l'été dans la glace.

II

Mais sans notre insolence les quatre saisons s'écrouleraient
Dans un carillon d'étoiles
Dont, ponctuels comme la mort, nous serions les sonneurs.
Là, dans sa nuit, le veilleur de l'hiver
Tire la langue noire des cloches
Sans ranimer la lune à minuit qui s'éteint.

Nous sommes les dénégateurs de la nuit, qu'on nous laisse arracher
La mort à une femme de l'été,
Une vie charnelle aux amants dans leur étreinte,
Aux morts superbes qui font rougir la mer
Le ver au regard luisant de la lampe Davy,
Et l'homme de paille aux entrailles fertiles.

Nous garçons de l'été dans le tourbillon des quatre vents,
Vert-de-grisés par les algues,
Dévalisons la mer turbulente et lâchons ses oiseaux,
Becquetons le globe de vague et d'écume
Pour étouffer les déserts de ses marées,
Et pour tresser couronne écumons les jardins du comté.

Au printemps nous nous signons le front d'une branche de houx,
Bon sang ! boules et sang,
Et clouons aux arbres les châtelains frivoles.
Ici le muscle moite de l'amour se fane et meurt,
Ici se brise un baiser dans la curée du désamour.
O vois les pôles de promesse chez les garçons.

III

Je vous vois garçons de l'été dans votre ruine.
L'homme dans sa lande d'asticots.
Et les gros garçons parasites dans son giron.
Je suis l'homme que votre père fut.
Nous sommes les fils du silex et de la poix.
O vois les pôles s'embrasser quand ils se croisent.

COMMENT L'ANIMAL EN MOI

Comment l'animal en moi
Dont la forme magique s'inscrit dans les cavernes du crâne,
Vaisseau d'abcès et conque de l'extase,
Supportera-t-il d'être enterré sous la muraille des mots,
La face couverte du linceul de la prière,
Lui que j'attends fulminant,
Ivre comme un escargot dans les vignes, battu comme une pieuvre,
Rugissant, rampant, comment cherchera-t-il querelle
Aux tempêtes,
Et le cercle naturel des cieux grands ouverts
Comment vers ses yeux surnaturels l'attirer ?

Comment attirer
Vers l'aimant de la flamme courbe à minuit du mâle clouté,
Creuset du talon à la face de lion et du sabot du cœur,
Une terre brutale à la cime fraîche des jours campagnards,
Et faire qu'elle et son compagnon sonore parcourent au trot un mile de lits de foin,
Aiment, travaillent et tuent
Dans la vive, douce et cruelle lumière jusqu'à ce que le sol sous clé germe,
Que la mer noire explose de joie,
Et les boyaux chavirent,
Les pinces des veines crabes expulsent de chaque globule
La voix déchaînée de la soif ?

Les pêcheurs de tritons
Caressent les cordes de la marée harpiste, ferment avec leur hameçon magique
Les fiancées appâtées au pain d'or : et moi, oreille et langue dans le fil
D'un vivant écheveau, je pêche sous la tempe frisée
Dans les flaques des cavernes animales, pleines d'os et de sortilèges,
Risque un tentacule,
Cloué d'un œil ouvert, dans le bol des blessures et des algues
Pour river au sol ma violence
D'où gicle un sang superbe.
Jamais bête ne naîtra, Atlas qui porterait les mers
Ou le jour, en équilibre sur une corne.

Soupire longuement, froide argile, après la tonte,
Lancée en l'air contre les ouïes de pierre : affûtés par le gel, les ciseaux chafouins
Claquent dans le fourré de la force, l'amour débité en piliers goutte,
Et l'oiseau ciselé, le saint, le soleil - la bouche de la vierge où se cramponne le varech
Elague, buisson couronné de plumes de feu, la logorrhée de l'œil féroce,
Arase le geste du souffle.
Meurt sous les plumes rouges à la coupure du ciel,
Et roule avec la terre :
A sec, à sac, repos, ma bête.
Tu as rué du fond de ta tanière, bondi vers la lumière hennissante,
Et creusé ta tombe dans ma poitrine.

FUT-IL UN TEMPS

Fut-il un temps où les danseurs de corde
Savaient de leurs violons tromper l'inquiétude des enfants?
Il fut un temps où ils savaient pleurer sur les livres,
Mais le temps a mis ses vers sur leurs pas.
Sous l'arche du ciel ils sont en danger.
On ne sauve de cette vie que l'inconnu.
Sous les prodiges du ciel ceux qui n'ont pas de bras
Gardent les mains propres : pareil au spectre sans cœur
Qui échappe aux blessures, c'est l'aveugle qui voit le mieux.

POURQUOI LES FRISSONS DU VENT D'EST

Pourquoi les frissons du vent d'est et la fraîcheur du vent du sud
Doivent-ils lui demeurer inconnus tant que n'est pas tari le puits du vent
Et l'ouest noyé
Dans les vents qui apportent le fruit et l'écorce
A la chute des feuilles ;
Pourquoi la soie est-elle si douce tandis que la pierre blesse,
L'enfant le demandera toute sa vie,
Pourquoi la pluie nocturne et le sang du sein
Ensemble étanchent-ils sa soif : noire réponse.

Quand le Bonhomme Hiver viendra-t-il ? demandent les enfants.
Pourront-ils enfermer une comète dans leurs poings ?
Tant que, d'en-haut et d'en-bas, leur poussière
Saupoudrera leurs yeux d'un long sommeil
Et que le noir débordera de leurs fantômes,
Pas l'écho d'une blanche réponse au faite des toits.

On le sait bien : les étoiles
Veulent de la joie pour voyager avec les vents,
Pourtant ce qu'elles demandent dans leur course
Inlassable entre les tours du ciel
N'est guère entendu avant leur départ.
J'entends la joie, et "réjouis-toi"
Sonner comme la cloche du repas dans les couloirs,
Ou "sans réponse", et ne sais
Quoi répondre aux enfants qui pleurent
Sur la réponse de l'écho, sur le bonhomme de neige
Et les comètes fantômes au-dessus des poings levés.

MON HEROS MET A NU SES NERFS

Mon héros met à nu ses nerfs le long de mon poignet
Qui règne du poignet jusqu'à l'épaule,
Et déballe la tête, comme un spectre endormi
Sur l'épaule de mon mortel souverain,
Fière épine refusant de plier.

Et ces pauvres nerfs ainsi vrillés au crâne
Ont mal au crâne sur le papier décroche-cœur
Que mon gribouillage effréné d'amour étreint
A faire à l'amour crier famine
Et le mal vide à la page.

Mon héros met à nu mon flanc et voit son cœur
Avancer, comme une Vénus nue,
Sur la plage de chair, en tressant sa natte de sang rouge ;
Il dépouille mes reins de promesse,
Dans la promesse d'une secrète chaleur.

Il tient les fils de cette boîte de nerfs
Qui célèbre l'erreur fatale
De la naissance et de la mort, ces deux pâles voleurs,
Et l'empereur de la faim.
Il tire la chasse, la cuvette se vide.

COMME SUR UN AUTEL AU CREPUSCULE.

I

Comme sur un autel au crépuscule en l'hôtel à mi-chemin
Le beau monsieur s'étendit avec ses furies dans l'antichambre de la mort.
Abaddon dans l'envie arrachée à l'ongle d'Adam,
D'un coup de fourchette, chien parmi les fées,
Mangeur d'atlas muni d'une mâchoire à nouvelles,
Il transperça la mandragore en hurlant au lendemain.
Puis, l'œil-cent sous, ce beau monsieur couvert de plaies,
Vieux coq de nulle part à l'oeuf céleste
Eclos au vent sous l'abri à une patte,
Les os déboutonnés dans les vents à mi-chemin,
Vint gratter à mon berceau dans ce monde en marche
A la nuit des temps dans l'antichambre du Christ :
Je suis le beau monsieur du monde infini, dit-il,
Et partage ma couche avec le Capricorne et le Cancer.

II

La mort, toute métaphores, est le moule d'une seule histoire :
L'enfant longtemps nourri au sein déchire l'air,
Le pélican des cercles sous perfusion des planètes
Sèvre sur une artère la spirale de l'espèce.
L'enfant de la brève étincelle dans un pays informe
Enflamme alors une brande du berceau :
A terre les os en croix d'Abaddon,
Toi au seuil de la caverne au bas des marches noires,
Résonnant comme os et lame les zéniths d'Adam,
Et, à force de minuit, Jacob jusqu'aux étoiles.
Les cheveux de ton crâne, dit alors le sombre envoyé,
Ne sont que les racines des orties et des plumes
Qui soulèvent les pavés,
Couronne de ciguë dans le bois des saisons.

III

Au commencement étaient l'agneau sur ses genoux cagneux
Et trois mortes saisons sur une tombe grimpante
Que le mouton d'Adam dans le troupeau des cornes,
Gros bout du ver à queue d'arbre par Eve enfourché,
Encorna d'un coup de pied de crâne avec le crâne des orteils
Dans un tonnerre de pavés à la saison des jardins.
Vaurien de la céleste voûte, je pris ma louche de moelle
A la cantine du croque-mort ridé,
Et, Rip Van Winkle né d'un berceau sans fin,
Plongeai jusqu'à la poitrine dans l'os tombé du ciel :
Avec le noir bélier qui souffle la carte de l'année, le vieil hiver
Seul en vie dans son parc à moutons,
Je sonnai le passage des saisons sur l'échelle,
Nommai les antipodes et par deux fois fis retentir le carillon du printemps.

IV

Quel est le mètre du dictionnaire ?
La taille de la genèse ? La brève étincelle de l'espèce ?
L'ombre informe ? La forme de l'écho de Pharaon ?
(La forme de mon âge remue le couteau dans la plaie du murmure).
Quelle sixte de vent souffla le feu du beau monde ?
(Les questions sont des bossus pour la moelle du tisonnier).
Que dire de cet homme de bambou planté dans vos cimetières ?
Qu'il corsète les charniers pour un garçon perclus ?
Boutonne ton corsage sur cette bosse d'esquilles,
Que mes yeux de chameau n'aillent point fouiller sous le suaire.
Le visage de l'amour sur les traits fongiques
Repose, rompu par la nuit, dans le champ à flanc de pain,
Sourires jadis proches sur le mur d'images,
Que la lampe à arc rejeta dans le flot coupant.

V

Et les vents d'ouest amenèrent Gabriel aux deux colts,
De la manche de Jésus tombèrent le roi des taches,
Les valets en livrée et la reine au coeur de cartes battues,
Dit le beau monsieur menteur en frac de piques,
La langue noire, ivre de la bouteille du salut.
Rose mon Adam byzantin dans la nuit.
Pour la perte du sang je tombai sur la plaine d'Ismaël,
Sous les champignons laiteux tuai ma faim,
La vague déferlante de l'Asie m'emporta
Tandis que la baleine de Jonas m'attrapait par les cheveux,
Adam croisé de sel jusqu'à l'ange gelé
Aux jambes fichées sur les collines des pôles avec une méduse noire
Au bord des mers déchaînées où l'ours blanc citait Virgile
Et le chant des sirènes au pipeau de paille de Notre Dame de la mer.

VI

Dessin d'entailles sur le cratère de la marée,
Lui dans un livre d'eau sous son oeil de suif
A la lumière de la lave se répandit en voyelles d'huître
Et mit feu au silence de la mer avec une mèche de mots.
Plume, dresse-toi sur tes ergots, mon oeil mer, dit l'évangile de la méduse,
Elague, aime, ma langue fourche, dit l'ortie fichée sur la colline :
Et l'amour pluma l'oeil urticant de la sirène,
Le vieux coq de nulle part élagua la langue du ménestrel
Et suif enfin dans la tour de cire je soufflai la flamme
Des graisses de minuit lorsque chantait le sel.
Adam, joker du temps, sur le tapis de cartes d'une sorcière
Epela les sept mers, index de malheur,
Les dames aux seins de cornemuse dans les algues sèches
Mouchèrent la gaze du sang sur la plaie de l'homme de cire.

VII

Estampe à présent le Notre Père sur un grain de riz,
Ecorce de papier Bible de tous les bois écrits
Pour cet arbre : alphabet dans le vent,
Genèse dans la racine, parole d'épouvantail,
Et langue de l'unique lumière dans le livre des arbres.
Livre les dénégateurs au verdict du vent qui tourne.
Chante le temps mes dames aux tétins musiciens,
Bouées sirènes couvertes d'écailles, passez une éponge nue
Sur qui suce la voix de cloche d'Adam le magicien,
Temps, lait et magie du commencement du monde.
Chante le temps mes dames offrez la brisure de vos coeurs,
Dans les pavillons chauves et la maison de pain
Le temps traque le bruit des formes sur l'homme et le nuage,
Et sur la rose et la glace leur empreinte sonore.

VIII

Ce fut la crucifixion sur la montagne,
Le nerf du temps dans le vinaigre, le gibet
Farté d'un sang d'épines éclatantes, mes larmes :
Le monde est ma plaie, et Dieu Marie douloureuse,
Courbée comme trois croix, Marie aux seins d'oiseau sous le voile,
Avec tes larmes épinglées à ta longue plaie de femme.
Ce fut le ciel, ami Christ, ses quatre coins ménestrel
Elevèrent dans l'orchestre céleste des ongles
L'arc-en-ciel tricolore de mes mamelles
Qui bondit de pôle en pôle autour du monde au réveil d'escargot.
Au pied de la croix des larrons, carabins de toute gloire,
Je castre le squelette en cette minute sur la montagne,
Et près de l'horloge haletante du soleil témoin
Porte les enfants du ciel dans les battements de mon coeur.

IX

Sur les archives des oracles et les parchemins,
Prophètes et rois de fibre dans l'huile et la lettre,
Scribe éclairé, reine de vannerie,
Attelle-toi à la charpie et vêts leurs pas de natron,
Retire le gant des empreintes, le henné des morts cairotés
Se déverse comme un halo sur les coiffes et les serpents.
Ce fut la résurrection dans le désert,
La mort sous ses bandelettes, vocifère le masque des docteurs
De l'or sur les visages, et l'esprit de lin
Marie mon long beau monsieur aux poussières et aux furies :
Couche ma plaie douce aux côtés du prêtre et de Pharaon
Et mon univers dans le sable, sous un paysage de triangles,
Avec les pierres de l'odyssée pour cendre et guirlande
Et les rivières des morts autour de mon cou.

X

Que le marin du conte au bout du divin périple
Tel Atlas au large à mi-chemin de la baie qui fait le mort
Préserve l'évangile à vau-l'eau du temps sur le globe en équilibre sur mes épaules :
Alors les ports ailés dans les yeux des oiseaux des falaises
Reconnaîtront le mot juste, et sur les mers je calligraphierai
L'épine de décembre vissée au sourcil du houx.
Que le premier Pierre au parapet d'un arc-en-ciel
Demande au grand poisson apparu à l'orient des Ecritures
Quel homme de rhubarbe pelé dans l'écume bleue de son chenal
A semé ce jardin volant autour du spectre de la mer.
Vert comme au commencement, que le jardin qui plonge
S'envole, avec ses deux tours d'écorce, vers ce Jour
Où le ver construira avec les pailles d'or du venin
Mon nid de miséricorde dans le grand arbre rouge.

JADIS C'ETAIT LA COULEUR DU DIRE

Jadis c'était la couleur du dire
Qui baignait ma table, ombrée d'une colline
Avec un champ chaviré où se tenait une école tranquille
Et où poussait un parterre noir et blanc de petites filles joueuses.
Les douces glissoires du dire, je les dois détruire
Pour qu'au chant du coq les noyés enchanteurs s'éveillent et tuent.
Quand je sifflais à qui mieux mieux avec les garçons dans un parc réservoir
Où la nuit nous lapidions les amoureux froids et niais
Dans la boue de leur lit de feuilles,
L'ombre de leurs arbres était un mot plein d'ombres
Et pour le pauvre une lampe tempête dans le noir :
Aujourd'hui mon dire est ma ruine
Et je dévide chaque pierre comme une bobine.

APRES LES FUNERAILLES

(A la mémoire d'Ann Jones)

Après les funérailles, éloges de mules, braiments,
Coup de vent dans les oreilles enverguées, joyeux tap
Tap d'orteil corné d'une cheville dans le pied épais
De la tombe, œillères aux paupières, dents endeuillées,
L'oeil dégoulinant de salive, marais salants des manches,
Claque matinale de la bêche qui rompt le sommeil,
Secoue un garçon qui de désespoir se tranche la gorge
Dans le noir du cercueil en répandant des feuilles mortes,
Et d'un verdict sans appel remonte un os à la lumière,
Après le festin de chardons et de temps farci de larmes
Dans la chambre entre un renard empaillé et une fougère fanée,
Me voici, pour ce tombeau, seul
En ces heures larmoyantes avec Ann la morte, Ann la bossue
Dont le coeur de fontaine sous le fichu partit un jour en flaques
Vers les mondes grillés du Pays de Galles et noya tous les soleils
(Mais ceci n'est pour elle qu'une monstrueuse image qu'un aveugle
Eloge décuple : sa mort fut une simple goutte d'eau.
Elle n'aurait pas voulu me voir sombrer dans ce flot
Sacré à la gloire de son coeur : plutôt reposer sans bruit dans la terre
Et sans l'aide d'un druide pour son corps rompu).
Mais moi, barde d'Ann sur un âtre là-haut, je convoque
A l'office des morts toutes les mers, que sa vertu à la langue noueuse
Babille comme une bouée à cloche sur les têtes du choeur,
Je fais s'incliner les murs des bois pleins de fougères et de renards,
Que son amour chante et danse dans la chapelle brune,
Et je bénis son âme pieuse avec quatre oiseaux en croix.
Sa chair était douce comme le lait, mais cette statue au sein farouche,
Au crâne démesuré, béni, tournée vers le ciel,
Est faite à son image dans une chambre aux vitres embuées
De la maison que frappe un deuil cruel en cette année percluse.
Je sais que ses humbles mains rêches, blanchies à la brosse,
Sont jointes en une fervente prière, murmure
Elimé de mots mouillés, l'esprit évidé,
Son visage mort est un poing crispé sur une boule de douleur ;
Et Ann sculptée a soixante-dix ans de pierre.
Ces mains de marbre, trempées aux nuages, ce monumental
Argument de la voix fendue, geste et psalme,
M'assaillent à jamais sur la tombe où
Le poumon empaillé du renard dans un spasme crie Amour
Tandis que l'orgueilleuse fougère ensemence le seuil noir.

LE BOSSU DU PARC

Le bossu du parc
Petit monsieur solitaire
Béquillé entre les arbres et l'eau
De l'ouverture des grilles
Qui faisaient entrer les arbres et l'eau
A la sombre cloche du dimanche soir

Mangeait du pain dans un journal
Buvait de l'eau dans la tasse à chaîne
Que les enfants remplissaient de gravier
Au bassin où je faisais voguer mon navire
Et s'endormait dans une niche
Où nul maître ne l'avait enchaîné.

Comme les oiseaux du parc il arrivait en avance
Il s'asseyait avec l'eau
Et Monsieur Hep monsieur lui criaient
Les petits garnements de la ville
Qui détalèrent hors de portée de voix
Dès qu'il les avait entendus

Derrière le lac et la rocaille
Et riaient lorsqu'il secouait son journal
Bossu sous les quolibets
Dans le zoo tapageur des bosquets de saules
En évitant le gardien du parc
Qui ramassait les feuilles au piquoir.

Et le vieux chien fatigué
Seul parmi les cygnes et les bonnes d'enfant
Tandis que les garçons entre les saules
Faisaient de leurs yeux jaillir des tigres
Rugissant sur les pierres de la rocaille
Et que les bosquets bleussaient de marins

Fabriquait le jour durant jusqu'à l'heure de la cloche
Une silhouette de femme sans défaut
Droite comme un jeune orme
Grande et droite avec ses os tordus
Qui l'accompagnerait dans la nuit
Après la fermeture du parc

La nuit durant dans le parc défait
Après le départ des grilles et des massifs
Les oiseaux l'herbe les arbres le lac
Et les garçons sauvages innocents comme des fraises
Avaient accompagné le bossu
Jusqu'à sa niche dans le noir.

AU-DESSUS DE LA COLLINE DE SIR JOHN

Au-dessus de la colline de Sir John
Le faucon de feu plane sur place.
Dans un nuage drapeau, à la brune, il attire dans ses serres
Potences, à l'aplomb de ses yeux le gibier de la baie,
Les moineaux comme des enfants criards qui jouent à la
Guerre
Et tout ce qui lance à la brune un chant du cygne dans les haies chamailleuses.
Leurs gais cris rauques
Montent au-dessus de la mêlée des ormes vers le gibet de feu
Lorsque la foudre du faucon lasso
S'abat, et le héron hiératique qui pêche à couvert
Dans la Towy détourne lentement sa tête de pierre.

Foudre, plumes qui craquent,
La colline de Sir John enfile une casquet-
Te noire de choucas, et les oiseaux piégés fusent
Vers le faucon de feu, à portée de corde, au-dessus des nageoires de la Towy,
En coup de vent.
Là
Où l'élégiaque oiseau-pêcheur poignarde et pagaie
Dans le bas-fond de galets plein de plies
Et de joncs, "petits petits" dit le faucon sur son perchoir,
"Venez vous faire tuer",
J'ouvre le livre de l'eau sur un gué
De psaumes et d'ombres parmi les crabes de sable pinçus qui caracolent

Et lis, dans un coquillage,
La mort claire comme une corne de brume :
Gloire au faucon de feu dans la brune à l'oeil de faucon,
Lorsque s'abat sa foudre vipérine tressée de flammes sous la torche de l'
Aile, et pitié pour les
Jeunes
Colverts de la baie, "petits petits" gloussent les buissons,
"Allons mourir".
Nous pleurons les oiseaux joyeux qui ne s'envoleront jamais plus du galet et de l'orme,
Le héron et moi,
Moi jeune Esope fabulant à la brune dans le vallon boisé
D'anguilles, tandis qu'au loin s'élève le chant de Saint Héron dans la ria de cristal

Du port bernique
Où voguent des gros galets,
Des quais qui dansent sur l'eau et des aigrettes blanches sur leurs échasses.
C'est le héron et moi, aux assises de la colline de Sir John couverte d'ormes
Qui témoignons du
Meurtre
Des oiseaux égarés à qui Dieu, pour leurs chants,
Pardonne,
Et qu'Il sauve dans le tourbillon de son silence, Dieu qui grave l'hommage des moineaux
En guise de prière.
Le héron pleure sur la rive stérile. Aux fenêtres
Du soir et de l'eau je le vois, tête penchée

Qui murmure à son reflet et s'en va,
Sous la neige des plumes brisées,
Pêcher dans la larme de la Towy. Seule une chouette
Ulule, herbe coupante dans le calice des mains, dans les ormes mis à sac.
Plus un colvert, plus une poule d'eau qui
Crie
Sur la colline de Sir John. Le héron, chevillé dans l'écaille
Des vagues du marais,
Crée toute la musique : et moi, qui entends la chanson de la lente
Rivière vêtue de saules, je grave,
Avant le coup de boutoir de la nuit, les notes sur cette pierre que le temps
Secoue pour le salut des âmes des oiseaux massacrés qui prennent la mer.

REPERES

PROLOGUE DE L'AUTEUR**

août 1965

Dix-huit poèmes

JE VOIS LES GARCONS DE L'ETE

juin 1969

JADIS LORSQUE LES SERRURES DU CREPUSCULE

février 1995

UNE MECANIQUE DANS LA SAISON DU CŒUR

janvier 1995

AVANT DE FRAPPER

septembre 1997

LA FORCE EN SON VERT FOURREAU QUI PROPULSE

LA FLEUR

février 1971

MON HEROS MET A NU SES NERFS**

décembre 1992

OU JADIS LES EAUX DE TON VISAGE

décembre 1992

SI ME DEMANGEAIT LE PRURIT DE L'AMOUR

mai 1997

NOS RÊVES D'EUNUQUE

janvier 1997

SURTOUT QUAND LE VENT D'OCTOBRE**

octobre 1993

LORSQUE DANS LA FOSSE DU TEMPS CHASSEUR

décembre 1998

DE SON PREMIER FRISSON D'AMOUR A CETTE PLAIE

octobre 1994

AU COMMENCEMENT

octobre 1994

LE JOUR SE LEVE OU NE BRILLE AUCUN SOLEIL

mars 1994

JE M'APPARIAI AU SOMMEIL

décembre 1998

J'AI RÊVE MA GENESE

septembre 1997

MON MONDE EST PYRAMIDE

décembre 1999

DE PARTOUT, PARTOUT LES MONDES SECS

S'EXHAUSSENT

janvier 1994

Vingt-cinq poèmes

JE, DANS L'ALLIAGE DE MON IMAGE**

mai 2003

CE PAIN QUE JE ROMPS

février 1995

LE DEMON INCARNE

juin 2003

AUJOURD'HUI, CET INSECTE

décembre 2003

LE SPERME-A-ZERO

décembre 2003

FAUT-IL DIRE DES DIEUX QU'ILS LES FRAPPENT

janvier 1993

ICI, AU PRINTEMPS

juin 1969

N'ES-TU PAS MON PERE

septembre 1996

DES SOUPIRS

décembre 1999

TENEZ BON, AU MOIS DU COUCOU

mars 1993

FUT-IL UN TEMPS

avril 1970

MAINTENANT

mai 1997

POURQUOI LES FRISSONS DU VENT D'EST**

septembre 1996

CETTE ANCIENNE DOULEUR

mai 1997

LE JOUR OU LE SOLEIL SERVITEUR

août 1996

DES OREILLES DANS LES TOURELLES ENTENDENT

décembre 1993

ABREUVE LA LUMIERE

août 1996

LA MAIN QUI SIGNA LE PAPIER

juillet 1964

SI LES LANTERNES BRILLAIENT

décembre 1994

J'AI FAROUCHEMENT VOULU FUIR	juin 1992
PRENDS LA VIANDE SUR LES OS	décembre 2003
LE CHAGRIN VOLEUR DE TEMPS	décembre 2003
ET LA MORT N'AURA PAS D'EMPIRE	mai 1994
PUIS MON NEOPHYTE	septembre 1997
COMME SUR UN AUTEL AU CREPUSCULE	mai 1972

La carte du Tendre

SI L'OISEAU DU PLAISIR SIFFLE	février 1986
J'ECRIS CECI DANS UNE ABSENCE GUERROYANTE	décembre 1992
LORSQUE VERRONT MES CINQ SENS CHAMPÊTRES	mai 1972
NOUS, ALLONGES SUR LE SABLE**	janvier 1993
C'EST LA CLOCHE A LA LANGUE EMPOUSSIEREE DES PÊCHEURS	janvier 1993
Ô QU'ON ME FASSE UN MASQUE	février 1971
LE CLOCHER EST AUX AGUETS	février 1971
APRES LES FUNERAILLES**	février 1971
JADIS C'ETAIT LA COULEUR DU DIRE	mars 1971
CE N'EST PAS DE CETTE COLERE	mai 1971
COMMENT L'ANIMAL EN MOI	mai 1996
LA PIERRE TOMBALE M'APPRIE LE JOUR DE SA MORT	mai 1996
SUR LE METIER DES MOTS	mars 1996
UN SAINT PRES DE CHOIR	mai 1993
SI MA TÊTE BLESSE LE PIED D'UN DE TES CHEVEUX	mai 1998
VINGT-QUATRE ANS	octobre 1969

Morts et entrées

LA CONVERSATION DES PRIERES	février 1970
UN REFUS DE PLEURER LA MORT, PAR LE FEU, D'UNE ENFANT DE LONDRES	février 1970
POEME EN OCTOBRE	juin 1969
DE CE CÔTE-CI DE LA VERITE	juin 1969
A D'AUTRES QUE TOI	février 1970
AMOUR A L'ASILE	octobre 1969
MALHEUREUSEMENT POUR UNE MORT	mai 1971
LE BOSSU DU PARC**	février 1974
DANS LA TÊTE A SON CÔTE QUI REPOSE	mai 1993
MORTS ET ENTREES	décembre 1973
UN CONTE D'HIVER	décembre 1973
SUR UN ANNIVERSAIRE DE MARIAGE	mai 1971
IL Y AVAIT UN SAUVEUR	février 1974
SUR LE MARIAGE D'UNE VIERGE	février 1974
DANS MON METIER MON ART TACITURNE	février 1974
CEREMONIE APRES UN RAID INCENDIAIRE	décembre 1996
AUTREFOIS	décembre 1996
A MON EVEIL	février 1971
PARMI LES VICTIMES DU PETIT JOUR SE TROUVAIT UN CENTENAIRE	février 1971
REPOSE EN PAIX, DORS SANS CRAINTE	mars 1971
VISION ET PRIERE**	septembre 1970

BALLADE DE L'AMORCE AUX LONGUES JAMBES	septembre 1968
PRINTEMPS SACRE	mai 1970
FERN HILL**	juillet 1968

Dans le sommeil des champs

AU-DESSUS DE LA COLLINE DE SIR JOHN*	octobre 1994
POEME SUR SON ANNIVERSAIRE**	septembre 1997
N'ENTRE PAS DOUCEMENT DANS CETTE BONNE NUIT	mai 1972
LAMENTATION	décembre 2003
DANS LA CUISSE DU GEANT BLANC*	décembre 1996
DANS LE SOMMEIL DES CHAMPS*	décembre 2003
ELEGIE	octobre 1969

Les trois poèmes marqués d'un astérisque ont été publiés dans le n° 3/2023 du *Journal des Poètes*.

Les dix poèmes marqués de deux astérisques ont été publiés dans le n° 90 de la revue *Diérèse*.